

# 500e anniversaire de Marignan : de la morne plaine à la belle alliance

Autor(en): **Czouz-Tornare, Alain-Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Suisse magazine = Swiss magazine**

Band (Jahr): - **(2015)**

Heft 313-314

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849287>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HISTOIRE

# 500<sup>e</sup> anniversaire de Marignan

De la morne plaine à la belle alliance

par Alain-Jacques Czouz-Tornare

Quand on cite les grandes dates de l'histoire de France, une des premières qui vient à l'esprit c'est : Marignan 1515<sup>1</sup>. Quand l'historien Alain Corbin pose en 2004 avec cinquante signatures les 75 jalons de la chronologie, il l'intitule : *1515 et les grandes dates de l'Histoire de France revisitées par les grands historiens d'aujourd'hui*. C'est aussi la première grande incursion de la Suisse dans l'histoire de France. Enfin pas tout-à-fait ! Il faut rappeler ici que l'alliance franco-suisse a débuté non pas au lendemain de Marignan mais soixante ans plus tôt, après la défaite des Confédérés le 21 août 1444 à Saint-Jacques-sur-la-Birse près de Bâle. Les Suisses vont être très rapidement pour le royaume de France d'un très bon rapport qualité-prix, puisqu'ils vont par leurs interventions décisives jouer un rôle déterminant dans la chute de Charles le Téméraire<sup>2</sup>.

Marignan ou *Le triomphe d'une défaite*, c'est le titre de l'introduction de l'ouvrage de Gérard Miège<sup>3</sup> que nous reprenons ici. Tout le monde croit connaître Marignan. Jamais pourtant un événement n'a été autant instrumentalisé tant par les vainqueurs que par les vaincus. En France, Marignan « permet de consolider le pouvoir royal encore fragile. Cette défaite suisse contribue à forger le mythe d'une monarchie invincible et aux prétentions internationales légitimes. Elle marque l'une des étapes fondatrices du conflit qui perdurera jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle entre les Habsbourg et la France. Cette bataille fut puissamment instrumentalisée au fil des siècles car elle tendait à démontrer la supériorité d'une monarchie en phase de centralisation, élaborée selon une conception très hiérarchisée de la société et qui fait de la noblesse la seule directrice d'une force militaire toute entière au service du roi »<sup>4</sup>. Cette victoire eut des conséquences pratiques importantes. Les ennemis du roi de France se décident à signer la paix. Victoire et défaite fondatrices de l'histoire

des deux principaux pays impliqués, Marignan persiste à nous interpeller. Preuve en est l'abondante littérature à ce sujet. Les grandes dates de l'histoire suisse dissimulent plus qu'elles n'exhibent. C'est là toute l'ambiguïté existentielle de la Suisse. Il faut bien avoir quelque chose à quoi se raccrocher, qui fasse date précisément. Et c'est là que le bât blesse : nous avons mal à nos références. La notice « Marignan » du *Dictionnaire impertinent de la Suisse* est on ne peut plus claire : « 1515 ! S'il y a une date que les petits écoliers suisses doivent savoir, c'est la date de la bataille qui mit fin aux ambitions de grandeur des Suisses en Europe. La leçon a été bien apprise. »<sup>5</sup> Voici encore la situation résumée brillamment par le journaliste Georges Pop et sa plume acérée : « 1515 ! Voilà sans doute la date historique la mieux appropriée aussi bien pour les potaches romands que français. Petit contraste cependant dans son énonciation : si les premiers l'articulent *mille cinq cent quinze*, les seconds, qui comme leurs aînés sont plus à l'aise dans l'ajout de nombreux incomplexes, diront inéluctablement *quinze cent quinze*. Déconfiture militaire pour les premiers, apothéose guerrière pour les seconds, la castagne de Marignan a vu l'ost de François I<sup>er</sup> talocher un parti minoritaire de soudards helvétiques à la solde des Milanais et de sa belliqueuse Sainteté du moment. Assurément, les Suisses étaient en handicap numérique. Par-dessus le marché, les Français, à la page, étaient outillés avec le nec plus ultra des bombardes de l'époque alors que leurs concurrents n'alignaient que quelques antédiluviennes couleuvrines dont la garantie était amplement échue. Mais quand même ! La réputation d'invincibilité du piquier confédéré fut méchamment gercée et l'auréole du néophyte monarque si virilement boostée qu'elle brillanta sur tout le monde connu. Fine mouche François I<sup>er</sup> ! Et prudent aussi ! Plutôt que d'accabler les Suisses, encore redoutables, il les aspergea

d'écus d'or et leur déroula de galetteuses propriétés en échange d'une *Paix perpétuelle* paraphée à Fribourg une année plus tard. En remplacement de quoi, les mercenaires suisses s'obligèrent à ne plus jamais guerroyer contre la France, mais seulement avec elle et ses associés. »<sup>6</sup> La présentation est aussi brillante que représentative de l'image traditionnelle que l'on se fait du Suisse d'alors. Car enfin, contrairement à ce qu'avance Max Gallo, les Suisses se la jouaient perso au moment de Marignan, soignant surtout leurs propres intérêts. Ils n'étaient en tous les cas pas au service de Milan mais se servaient de ce duché comme tremplin. Par contre, ce sont les troupes dites « françaises » qui étaient pour l'essentiel composées de mercenaires<sup>7</sup>. N'est-ce pas la cavalerie vénitienne qui porta le coup de grâce aux Suisses ?

## Les Suisses optent pour le pragmatisme

Comment en est-on arrivé là ? Quelle longue et fabuleuse histoire depuis Guillaume Tell et le pont du Diable ! L'ouverture de la route du Saint-Gothard, en 1220, permet aux Européens d'emprunter le col le plus rapide et le plus facile entre l'Allemagne et l'Italie, mais ceci à la condition de payer les péages. L'argent des péages ajouté aux libertés à défendre et une certaine agressivité militaire permettent aux cantons dits primitifs de construire rapidement les contours de la Suisse actuelle, jusqu'en 1515 et Marignan, où les Suisses sont devant le choix de continuer une politique impérialiste – et de risquer de perdre tout face à des adversaires et une grande puissance comme la France – ou de se retirer du plan européen, sauvegarder leur pré carré et les libertés locales y afférant... et vendre aux plus offrants ce qu'ils savent faire : le service militaire. Courageux mais pas téméraires comme Charles de Bour-





Représentation de la bataille de Marignan sur le tombeau de François I<sup>er</sup> à Saint-Denis.

gogne qu'ils vainquirent à Morat pour le plus grand profit... de Louis XI, les Suisses optèrent pour le pragmatisme. Mais il fallut d'abord résister à la tentation du sud pour ne plus perdre le nord. Depuis que les Uranais s'étaient emparés dès 1439 de la Léventine – la vallée supérieure du Tessin dont tout Uranais qui se respecte a conservé la nostalgie – les vallées de la Haute-Italie exercent sur les Confédérés une véritable fascination. Dopés par leur victoire de Morat, les Confédérés se pensèrent irrésistibles et rompèrent leur alliance avec la France au début de l'année 1512. Grave faute à ne jamais commettre de part et d'autre en tout temps et en toutes circonstances ! À vouloir changer de versant, les Suisses finirent renversés lors de l'apparente catastrophe de Marignan. Depuis 1515, nous avons gardé et entretenu précieusement le fantasme de cette Suisse rêvée du XV<sup>e</sup> siècle qui ne représenta un âge d'or qu'au niveau des pillages qui en accompagnèrent les errements. Si pour les patriotes autoproclamés, la Confédération exprime une idée ou une possibilité d'indépendance totale par rapport au monde qui nous entoure, cette croyance en la soustraction possible de ce pays à son environnement européen sans risque de se voir présenter l'addition est une vue de l'esprit sur des montagnes de désillusions et de désagréments en perspective. Si tant

est que cette Suisse ait jamais existé au XV<sup>e</sup> siècle, alors cette Suisse, la Suisse est morte à Marignan. Car depuis, nous n'avons plus réagi qu'en fonction des soubresauts des grandes puissances, qu'en jouant du rapport des forces au sein du continent, quand ce ne sont pas les grandes puissances qui la composent qui se jou(ai)ent de nous quand l'occasion fai(sai)t le larron.

### La fin des grands rêves méridionaux

Il y a pour la Suisse un avant et un après Marignan<sup>9</sup>, « la bataille de géants » où le jeune roi de France triompha de ceux que l'on surnomme les « dompteurs de rois ». Les Suisses avaient eu leur Austerlitz à Morat, ils connurent leur Waterloo à Marignan, autre « morne plaine » où finirent de s'abîmer les grands rêves méridionaux des Confédérés. Quel symbole que cette immense plaine comme n'en a jamais possédé la Suisse ! C'est un peu comme une cour des grands dans laquelle les Helvètes n'avaient pas vocation à jouer et où ils s'étaient aventurés de manière par trop hasardeuse. Ils ne savaient pas jusqu'où ils pouvaient aller trop loin ! Et le flamboyant François I<sup>er</sup> le leur fit ainsi comprendre de manière cinglante. Qu'auraient-ils fait d'une victoire à la Pyrrhus sans projet col-

lectif ? Ils eurent ici tout simplement les yeux plus gros que le ventre ! On pourrait user de l'image cruelle tirée du conte du crapaud qui gonfle démesurément jusqu'à éclater. Comment imaginer un seul instant que le riche territoire milanais tellement convoité, dont ils venaient de faire un protectorat éphémère, aurait pu tomber durablement dans l'escarcelle de quelque 50 000 Suisses dits primitifs ? Que faire cependant de ce bien trop gros morceau à avaler, comme de tous ceux dont ils s'étaient déjà emparés auparavant, achevant d'asseoir la fâcheuse réputation de guerriers implacables se vendant au plus offrant ? Les Suisses de l'époque impressionnent certes, mais passent sous le nom de « Zapolètes » créé par Thomas More, pour un « peuple barbare, farouche et sauvage, [qui] ne se plaît qu'au milieu des forêts et des rochers où il a été nourri » comme le montre Thomas More dans son *Utopia*, écrite l'année où Suisses et Français bataillaient à Marignan<sup>9</sup>. « Les Suisses ne comprenaient qu'un seul langage : l'argent », va jusqu'à écrire aujourd'hui le biographe de François I<sup>er</sup>, Robert J. Knecht, tandis que Max Gallo, autre récent biographe du roi chevalier, ne les présente que sous la forme de mercenaires payés par le duc de Milan. C'est oublier que les Confédérés, à l'apogée de leur puissance, ont repris Milan avec l'aide du pape, après





François I<sup>er</sup>.

▷ la victoire de Pavie en 1512 et que le duché devient alors *de facto* un protectorat de la Confédération à qui le duc Maximilien Sforza doit payer tribut pour être protégé.

## Marignan divise la Suisse d'aujourd'hui

En Suisse aussi, l'on semble tenté par une vision aussi simpliste que spectaculaire. Marignan est une bataille dont le souvenir est toujours vivant quand il n'est pas optimisé sous la forme d'une instrumentalisation à la manière de Christoph Blocher. Pour mieux frapper les esprits et l'Union européenne, dans le discours intitulé « Persévérer – Celui qui ne lâche pas prise gagne ! », prononcé le 18 janvier 2013, à Zurich, le tribun a fait donner la bataille de Marignan pour démontrer à quel point « les politiciens suisses sont plus que jamais sur la défensive face à l'UE, qu'ils plient devant elle, qu'ils font montre de soumission », tout en avançant que « les anciens Confédérés étaient d'une tout autre trempe ! Ils ont perdu la bataille de Marignan en 1515 et donc les guerres milanaises. Mais, même perdants, ils ont négocié de telle manière qu'ils ont pu conserver tout le Tessin, la Valtelline, Chiavenna et Bormio ». Tout cela est juste mais aussi naturellement beaucoup plus complexe et, en tout cas, cette argumentation fait abstraction de la Paix perpétuelle avec la France signée un an après Marignan, laquelle place le Corps helvétique dans la mouvance de la France pour le plus grand profit des parties contractantes. La sacrée



Le cardinal Schiner harangue ses troupes.

raclée a permis aux grandes puissances en formation de neutraliser le territoire suisse. Inutile de songer à s'en prendre sérieusement aux mythes insaisissables surtout dès que la politique s'en mêle. Yvette Jaggi, ancienne syndique socialiste de Lausanne s'en prend ainsi vertement à l'UDC pour avoir procédé « en cette année de commémoration de Marignan, à tous les raccourcis les plus grossiers ». 500 ans après, la sanglante bataille de Marignan divise encore la société. Pour l'ancienne conseillère aux États, « Monsieur Christoph Blocher préfère une irréalité instrumentalisée à des fins d'affirmation souverainiste et anti-Europe unie. Comme si la Suisse n'avait pas abandonné il y a cinq cents ans toute velléité de conquête militaire d'un chemin vers la mer pour développer avec ses voisins d'abord des relations pacifiques et fructueuses, en matière de commerce et de services bancaires. Cette option était bien plus profitable aux Confédérés que les continuelles campagnes menées pratiquement jusqu'à sa mort en 1522 par cet inlassable guerroyeur que fut le cardinal valaisan Matthieu Schiner, diplomate avisé par ailleurs ». Mais de la gauche aussi nous devons nous méfier car si l'on suit le raisonnement d'Yvette Jaggi, « il n'y a rien à célébrer dans le souvenir de Marignan, sinon le pragmatisme des Confédérés de 1515 qui ont jugé utile de renoncer à guerroyer pour leur propre compte et préférable de travailler à l'extérieur de leur pays pour mieux le préserver ». C'est oublier que les Suisses n'étaient pas tout seuls pour gérer leur propre histoire. Et de cela, les politiques, quelle que soit leur tendance, n'ont

guère envie de se souvenir<sup>10</sup>. « Souviens-toi de Marignan, ami lecteur mais sache à quoi t'en tenir à son sujet », répond Gérard Miège dans son ouvrage sur Marignan<sup>11</sup>. La question de Marignan résonne surtout en Suisse alémanique. D'ailleurs, fait révélateur, parmi les quelque 90 membres du comité d'honneur constitué pour les commémorations de 2015, on trouve tout juste six élus romands, dont quatre conseillers nationaux de l'UDC. C'est tout dire.

Marignan reste un fantôme post-traumatique de très longue durée qui fait que, comme pour la tragédie du 10 août 1792<sup>12</sup>, nous persistons à ne pas vouloir connaître certaines choses. On le voit avec le traitement de l'étude remarquable de François Walter sur la mémoire collective de la bataille, lequel dénonce avec conviction le fait que 1515 aurait marqué le début de la politique suisse de neutralité. La production « haudenschildienne » de 2014, publiée à grands frais a dû horrifier celui qui, quelque 30 ans durant, a enseigné l'histoire nationale à l'Université de Genève. « Tout se passe comme si le message "waltérien", publié en 1995<sup>13</sup>, était passé inaperçu, comme celui, plus ancien, de Denis de Rougemont pour qui la guerre tenait lieu alors de "sport brutal" que toute nation se devait de pratiquer pour exister. François Walter, dans son Histoire de la Suisse (vol. 1), reprend Rougemont et voit dans 1515 une finale perdue de Coupe d'Europe de football ! On est loin de la fameuse "bataille de géants". Mais les idées reçues ont la vie dure. »<sup>14</sup> Pour rester dans les comparaisons sportives, disons que les Suisses jouent divisés. La division règne dans le camp des Confédérés où une partie des capitaines suisses (notamment ceux de Berne, Soleure et Fribourg) a accepté de signer, le 8 septembre 1515, avec François I<sup>er</sup>, le Traité de Gallarate, qui prévoyait la paix et le versement d'un million de couronnes aux Confédérés. La conséquence qui précède la cause en quelque sorte ! Ceux d'Uri, Schwytz et Glaris persisteront sans signer, sous l'impulsion du cardinal Schiner, et iront jusqu'au bout de leurs forces. On a sous-estimé l'importance de ce traité de Gallarate en donnant l'impression que les rats quittent le navire. L'exposition officielle « 1515 Marignano » présentée au Landesmuseum de Zurich au printemps 2015 laisse entendre que les cantons signataires se



sont laissé acheter. On peut ainsi lire sur un panneau : « Les Bernois, les Fribourgeois et les Soleurois acceptent une offre pécuniaire du roi de France et renoncent à se battre à Marignan ». C'est vraiment faire court ! Les cantons ont des intérêts divergents en ce qui concerne l'expansion confédérée vers Milan. Du fait de leurs ancestrales relations commerciales avec Lyon ou Dijon, Berne, Fribourg et Soleure ont le regard tourné vers l'Ouest tandis que les cantons de Suisse centrale veulent depuis longtemps accéder aux marchés de Lombardie sans payer les taxes douanières jusqu'à Milan. Nous pourrions évoquer finalement le syndrome de Marignan : ce que cache Marignan, ce sont des Suisses profondément divisés sur le plan intérieur et isolés sur la scène internationale, frisant la catastrophe et sauvés paradoxalement par la France.

### « La Suisse cesse d'être une puissance »

Il vaut la peine de découvrir l'envers du décor de cette Suisse aux contours si tourmentés. Le célèbre Machiavel s'imaginait alors que les Suisses allaient conquérir l'Europe entière. C'eût été en effet la seule solution et la plus fameuse et spectaculaire des fuites en avant. Or la géographie de la Suisse lui confère des limites naturelles bien précises. Avait-elle pour mission de les outrepasser ? La question est fondamentale. La vocation de la Suisse, du point de vue des grands États, n'était guère de se prendre pour une puissance militaire européenne en s'aventurant dans la plaine lombarde, sur le pré carré français, en favorisant au passage la mainmise sur la Péninsule de la dynastie austro-burgondo-hispanique. Elle profite ici d'un vide du pouvoir qu'elle comble provisoirement, mais au coup par coup, sans projet politique d'ensemble, au risque de s'y perdre corps et âme. Jean-Daniel Morerod, professeur médiéviste de l'Université de Neuchâtel, le dit sans ambages : « Le plus important est qu'à ce moment-là la Suisse cesse d'être une puissance. Marignan marque la fin d'une politique étrangère autonome marquée par les conquêtes. Pendant 50 ans, avec les guerres de Bourgogne ou de Souabe, la Suisse avait été une grande puissance au cœur de l'Europe. On



Le mémorial de Marignan sur les lieux de la célèbre bataille.

peut dire aussi que les Suisses ont perdu contre quelqu'un qui les aimait bien... »<sup>15</sup> Ceux qui forment désormais Treize Cantons jusqu'en 1798 comprennent – et on le leur a bien fait comprendre – qu'il est temps de renoncer définitivement aux guerres de conquête, à réserver aux seules grandes puissances économiques disposant désormais de la puissance de feu pour s'affronter sur de grands champs de bataille. Il est plus que temps de changer son fusil d'épaule ou plutôt sa pique et, à défaut, de le ranger au vestiaire, d'en user tout autrement. « Militairement, ce qui a fait leur succès – les carrés de piquiers, mobiles mais avec peu d'artillerie – sera aussi cause de leur chute lorsque les techniques militaires changeront », remarque Olivier Bangerter. Comment faire sans canons et sans cavalerie pour affronter une éventuelle coalition des grandes monarchies excédées par les exactions des Suisses menant des razzias sur leurs chasses gardées ? Car le temps des incursions et des mises à sac n'est plus permis à des cantons en quête de respectabilité et de reconnaissance face à des concurrents autrement mieux outillés pour mettre des contrées entières en coupe réglée. Marignan, une défaite ? Marignan pour les Suisses, c'est paradoxalement le triomphe d'une défaite. Cette « glorieuse défaite » engendre manifestement un traumatisme dans les cantons et une prise de conscience. Ce qui fait de cette phénoménale raclée, à la veille de la Réforme et des bouleversements qui s'en sont suivis, un événement, un échec providentiel. Ce n'est pas seulement à la maison mais à la raison que les Confédérés furent ainsi ramenés. Les Suisses n'atteindront jamais la mer mais le point de

départ virtuel de la neutralité, l'objectif qui leur était affecté historiquement. La neutralisation de cet espace vital pour l'équilibre européen impliquait qu'aucune des grandes composantes du continent n'y mette le grappin. Les Suisses commencent à faire de la neutralité sans le savoir, un peu comme Monsieur Jourdain de la prose. Au fond, la neutralité s'inscrit dans l'espace laissé vide par la mise en retrait de la Suisse et comme l'histoire a une sainte horreur du vide, une certaine idée de la neutralité fera office de zone tampon avec le reste du monde avant que celui-ci ne s'avise d'en donner la définition. Cruelle constatation : Marignan, cette défaite salvatrice<sup>16</sup>, rappelle définitivement aux Suisses traumatisés que les aventures sans projet collectif sont contre-productives, qu'ils n'ont pas finalement vocation à abuser de leurs forces à l'extérieur, tout en faisant abstraction de leurs réelles faiblesses intérieures. Il y avait des limites à ne pas dépasser et les Suisses s'étaient tout de même avancés fort loin de leurs bases et sans assurer leurs arrières au niveau des structures confédérales. C'est le rêve brisé du sud. Juste à temps en quelque sorte. Un véritable choix de société qui amène les Treize Cantons, peu enthousiastes à l'idée de renforcer leur unité intérieure, à sortir de l'histoire. Après Marignan, sur le plan franco-suisse, la conséquence est immédiate : c'est la signature à Fribourg de la Paix perpétuelle le 29 novembre 1516. Reste à espérer que, tant du côté français que suisse, l'on saisira cette occasion unique de resserrer les liens entre la France et la Suisse<sup>17</sup>. ■

*Vous trouverez les notes sur notre site Internet ou vous pouvez nous les demander.*